

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

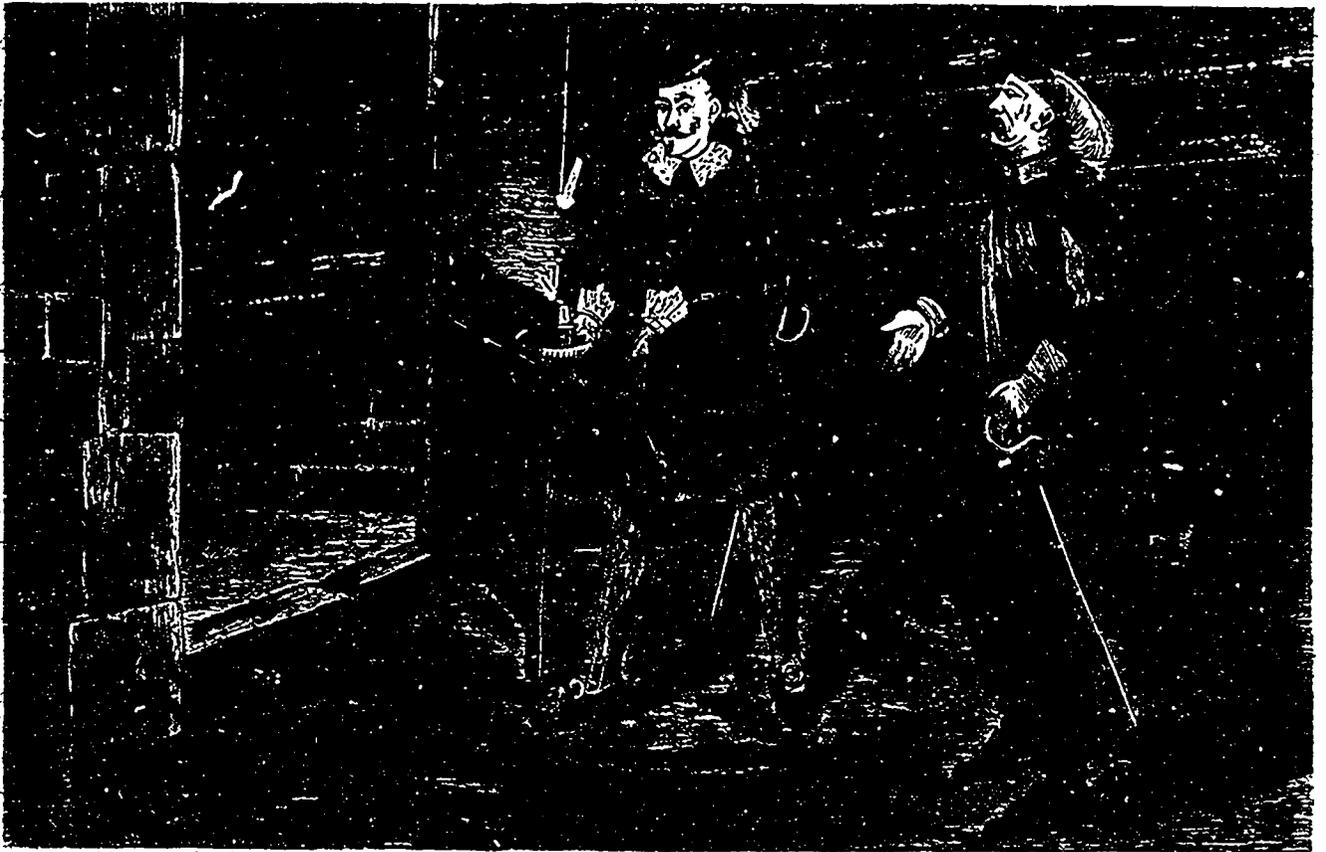
#### PREMIÈRE PARTIE.

X

COMMENT DIANE DE SAINT-HYREM PROPOSA UNE ALLIANCE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE À SON FRÈRE, ET COMMENT CELUI-CI ACCEPTA LES YEUX FERMÉS LES CONDITIONS À LUI POSÉES PAR SA SŒUR

— Voici deux pistoles. Mahom est en bas, allez déjeuner ensemble dans l'auberge en face ; placez-vous de manière à ce que je puisse vous voir de la fenêtre, et vous faire signe quand j'aurai besoin de vous.

— Oui, monsieur le comte, dit le valet en enpochant joyeusement l'argent.



Ah ! ça, sais-tu, mon gars, que ceci est tout simplement une forteresse ?

Il se leva, ouvrit un meuble, y plaça la bourse, puis il referma le meuble et mit la chef dans sa poche.

— Ah ! ça, et Mahom ? en es-tu toujours satisfaite ? reprit-il en revenant s'asseoir.

— Oui, il est brave et dévoué.

— Tant mieux !

La Brayère entra, précédant deux marmitons chargés de plats et de bouteilles.

La table fut dressée en une seconde.

— Te reste-t-il de l'argent ? demanda le comte.

— Non, monsieur le comte, j'ai tout dépensé, répondit vivement La Brayère.

— Prenez ces deux pistoles en sus, dit Diane, vous les boirez à ma santé, surtout recommandez à Mahom d'avoir grand soin de ma mule.

— Madame la comtesse peut être tranquille, répondit-il en s'inclinant respectueusement.

— Allons ! va te saouler, bélître ; débarrasse-nous de ta présence.

— Tout de suite ! s'écria-t-il en faisant un joyeux gambade, et il disparut.

— Et nous, ma petite sœur, à table : sang-dieu ! je meurs de faim, et toi ?

— Ma foi ! moi aussi ; le voyage m'a mis en appétit.

Ils commencèrent à manger gaiement et du meilleur cœur ; d'ailleurs, La Bruyère avait consciencieusement fait les choses, dépensé presque tout l'argent qu'il avait reçu. Le déjeuner était excellent, les vins ne laissaient rien à désirer.

Pendant les premiers instants, les deux convives, tout à leur appétit, n'échangèrent que quelques paroles sans suite sur la bonté des mets ou la finesse des vins.

Mais, lorsque leur première faim fut à peu près calmée, leur ardeur se relentit ; alors, peu à peu, la conversation devint plus vive et surtout plus intéressante.

Le comte connaissait trop bien sa sœur pour supposer que, si vive que fût l'amitié qu'elle lui portait, elle avait fait un voyage de plus de trois lieues, en croupe derrière un valet, pour le seul plaisir de déjeuner avec lui.

Il attendait donc avec impatience qu'il lui plût de s'expliquer.

De son côté, la jeune fille avait un aussi vif désir d'arriver au but réel de sa visite ; elle ne mit donc pas à une longue épreuve la curiosité de son frère.

— Voyons, dit-elle tout à coup en repoussant son assiette et se laissant aller sur le dossier de son siège : Tu m'as dit, Jacques, que tu risquerais volontiers, pour être riche, non-seulement ta tête, mais encore ton âme ?

— Juste, petite sœur, et tu m'as répondu que cela ne dépendait que de moi.

— Je te le réponde encore.

— Bon ! maintenant explique-toi ?

— C'est ce que je vais faire.

— Parle, je suis tout oreilles.

— Jacques, t'occupes-tu de politique quelquefois ?

— Peh ! et toi, petite sœur ?

— A mes moments perdus.

— Eh ! bien, moi, pas du tout.

— Franchement ?

— Ma foi, non !

— Tu comprends, point de porte de derrière entre nous, n'est-ce pas ? C'est un pacte que je te propose.

— Et que j'accepte, Diane. Je suis à toi des pieds jusqu'à la tête ; ce que tu me diras de faire, je le ferai.

— Sans commentaires et sans hésitation ?

— Soit !

— Jure-le ?

— Sur ma foi de gentilhomme, sur mon nom et sur l'affection que nous éprouvons l'un pour l'autre, je te le jure, Diane.

— Voici ma main.

— Voilà la mienne.

— C'est bien, je te crois. Maintenant, je te jure, moi, mon frère, que nous réussirons ou que nous y perdrons la vie.

— Perdre la vie n'est rien, réussir est tout. Mais à quoi réussirons-nous ?

— A être riches, honorés et enviés de tous.

— Voilà qui est parler ; continue, petite sœur, tu ressembles à une héroïne antique.

— C'est que, moi aussi, je suis lasse de cette misérable existence que je mène ; à tout prix, je veux en finir.

— Je t'y aiderai de toutes mes forces, sois tranquille.

— Bon ! Pour qui es-tu ? pour la reine ou pour le roi ?

— Je suis pour le comte Jacques de Saint-Hyrem et pour sa sœur ; et toi ?

— Moi aussi. Ainsi tous les partis te sont indifférents ?

— Tous, excepté le nôtre.

— Très-bien ! En fait de religion vers qui te sens-tu porté ? pour les protestants ou pour les catholiques ?

— Ils me sont aussi indifférents les uns que les autres : je n'ai qu'un Dieu, l'or !

— De mieux en mieux. Maintenant écoute-moi avec un redoublement d'attention ; j'arrive au point capital.

— Parle sans crainte, je ne perds pas un mot.

— Voici la situation politique : le roi, tout à de Luynes, qui déteste la reine-mère, essaye par tous les moyens d'échapper à sa tutelle et de l'éloigner du gouvernement. La reine-mère, de son côté, hait de Luynes, méprise son fils, et prétend, n'importe à quel prix, conserver le pouvoir.

— Tout cela est fort clair et fort net.

— Donc, il existe entre les deux partis une guerre sourde et acharnée, guerre qui pourrait durer longtemps encore, si la reine-mère ne s'était pas donnée, il y a quelques mois déjà, un auxiliaire formidable.

— De qui parles-tu ?

— De l'évêque de Luçon, Armand de Richelieu, qu'elle a fait entrer au conseil.

— C'est juste ! J'ai ouï parler de cet homme ; on n'en dit pas grand bien ; il est de petite race, intrigant, remuant et ambitieux.

— C'est cela même ; seulement tout le monde se trompe sur son compte ; souviens-toi de ceci, Jacques. Cet homme est un géant. Ceux qui s'attacheront à sa fortune monteront avec lui et Dieu sait où ils arriveront ! Ceux, au contraire, qui essayeront de lui barrer le passage seront inévitablement perdus !

— Sang-Dieu ! ceci est sérieux, petite sœur ; mais comment sais-tu de pareilles choses, toi ?

— Que t'importe, si je les sais et si ce que je te dis est vrai ? répondit-elle avec un fin sourire.

— C'est juste, j'ai tort ; continue, Diane.

— Armand de Richelieu, évêque de Luçon, qui, avant six mois, sera cardinal, n'est ni pour de Luynes, ni pour le roi, ni pour la reine-mère.

— Bah ! pour qui est-il donc ?

— Il est comme nous, il est pour lui.

— Pour lui ?

— Ou plutôt, je me trompe ; il est pour la France, qu'il veut grande, riche, puissante, redoutée ; son but est de lui rendre ce prestige qu'elle avait sous Henri IV et qui en faisait la première nation de l'Europe. Tous les projets du feu roi, méprisés ou dédaignés par ceux qui, aujourd'hui, ont le pouvoir entre les mains, il veut les mettre à exécution. Il prétend abaisser la noblesse, relever le peuple, surtout détruire à jamais le parti protestant : cette hydre dont les têtes renaissent au fur et à mesure qu'on les coupe et qui met sans cesse le royaume à deux doigts de sa perte.

— Ce sont de vastes et nobles projets, ma sœur ; mais ils sont, sinon impossibles, du moins très-difficiles à réaliser.

— Peut-être ; du moins, il aura la gloire de l'avoir tenté.

— Soit ! mais il succombera sous le faix.

— L'avenir répondra. Maintenant pour qui es-tu ?

— Et toi ?

— Pour Richelieu.

— Alors, moi aussi. Ne t'ai-je pas donné ma parole ?

— C'est juste ; d'ailleurs je t'avoue que j'étais si sûre de toi que j'avais promis en ton nom même avant de te voir.

— Tu as bien fait. A présent, voyons ton plan, tu dois en avoir un ?

— Certes !

— Je t'avoue que je marche un peu en aveugle, tout cela me tourbillonne dans la tête sans que j'y comprenne goutte.

— Soit, je l'admets, mon bon Jacques, donc je m'explique.

— Entre nous, cela me fait plaisir, car, du diable, si j'y comprends un traître mot.

— Je le crois bien ; mais n'aie pas peur, tu vas comprendre.

— Bon ! j'écoute.

— Ce plan est simple et clair comme tout ce que je t'ai dit.

— Peste ! nous allons en voir de belles, alors, madame la diplomate ; pour un peu, mignonne, jote croirais aussi habile que ce fameux Richelieu que tu vantes si fort.

— Tu railles, Jacques, mon bon frère, et tu as tort ; je m'occupe si peu de politique...

— Cela se voit du reste ; que serait-ce, sang-Dieu, si tu n'en occupais beaucoup ?

— Encore ?

— Non, j'ai fini, mignonne. Continue, me voilà sérieux.

— Notre plan, le voici : Brouiller le roi avec la reine tout en restant bien avec les deux ; laisser venir, ne frapper qu'à coup sûr, mais de façon expéditive ; exciter sous main la guerre avec les Huguenots, afin de devenir indispensables ; travailler le parti de telle sorte que les chefs ne s'entendent plus entre eux, que les soldats ne sachent plus à qui obéir.

— Tout cela est fort bien, petite sœur, mais qu'avons-nous à y voir, nous, chétifs, et que pouvons-nous y faire ?

— Frère Jacques, mon ami, dit-elle en riant de tout son cœur, vous venez, sans vous en douter probablement, de laisser échapper le véritable mot de la situation.

— Comment cela, charmant démon ?

— Mon Dieu ! de la façon la plus naïve du monde. Chétifs, dit-tu ? oui, en effet, chétifs, nous sommes, et, par cela même, d'autant plus redoutables. Qui se méfie de nous, s'il te plaît ?

— Personne, assurément.

— Donc, voilà où git notre force ; nous faisons un travail de taupes, que nul ne soupçonne, et, par cela même, plus terrible.

— Diane, sur ma foi de gentilhomme, tu me fais peur !

— Enfant ! répondit-elle avec un sourire dédaigneux. Et tu te dis un homme ? Tu ne sais rien encore.

— Comment, je ne sais rien ?

— Mais non.

— Épargne-moi, chère petite ; je ne suis pas accoutumé à de si rudes assauts ; j'ai la tête grosse comme une tour, le sang aux oreilles. Sang-Dieu ! est-ce donc cela que l'on nomme la politique ?

— Tu t'effrayes à tort, mon Jacques. Je suis bonne princesse ; si tu veux te retirer, il en est temps encore.

— Non, ma foi ! A parole de gentilhomme, nul recours ! Ce qui est dit est dit ; je n'en démordrai pas ; mais je serai riche, n'est-ce pas, mignonne ?

— Ou mort... oui, frère,

— Peu importe ! la vie n'est rien ; la richesse est tout. Je suis à toi corps et âme, sang-Dieu ! dussé-je vingt fois y laisser ma peau : l'affaire est trop tentante.

— Allons, je te reconnais ; amoureux du danger comme toujours.

— Et de l'or, mignonne, et de l'or, n'oublions pas cela.

— Voici la chose en deux mots : A côté du chef principal, du roi des huguenots, du duc de Rohan, enfin ; il est d'autres hommes qui jouissent dans le parti d'une influence qui, pour être secondaire, n'en a pas moins cependant une importance immense par leurs antécédents, par leurs noms, et surtout par leurs fortunes.

— C'est vrai, j'en connais plusieurs.

— Il ne s'agit pas de ceux-là.

— Je ne les ai pas nommés !

— Laisse-moi parler, je te prie...

— Je m'incline, monsieur le président.

— Mauvais plaisant, fit-elle en le menaçant du doigt, parlerai-je ?

— J'écoute.

— Parmi ces chefs secondaires il en est un qui, en ce moment, un peu malgré lui je dois l'avouer, joue un rôle important, c'est le comte Olivier du Luc.

— Le comte du Luc ! s'écria-t-il avec surprise.

— Lui-même.

— Comment ! cet homme si amoureux de sa femme, qu'il s'est confiné dans son château, en faisant le serment que jamais il se mêlerait de politique !

— Oui.

— C'est étrange !

— Tout est étrange dans ce qui se passe aujourd'hui autour de nous, mon frère.

— C'est vrai, sang-Dieu ! Je commence à le croire.

— Le comte du Luc est un des députés choisis par les Huguenots pour présenter au nom du parti des remontrances à la reine-mère.

— Tiens, tiens, tiens ! il commence bien, il me semble ?

— Cela t'étonne, frère ? Eh ! le comte du Luc est, comme les chevaux rétifs, quand il s'y met, il tire à plein collier, au risque de tuer le reste de l'attelage.

— Bien, après ? j'entrevois quelque chose.

— Quoi ?

— Te le dirais-je ?

— Puisque je te le demande.

— Il s'agit d'en faire un espion de Richelieu ?

— Pas tout à fait, mais un ennemi de Rohan ; avec ton aide, je m'en charge.

— Voyons cela ; l'affaire ne me paraît pas facile ?

— Plus que tu ne le crois.

— Hum ! Rohan est le dieu de ces gens-là ; ils ne jurent que par lui.

— C'est possible ; mais toi, si fin duelliste, tu dois savoir une chose ?

— Laquelle ?

— C'est qu'il n'y a pas de coups sans parade.

— En effet, mais là je n'en vois aucune.

— Tu es un niais, Jacques.

— Je l'admets, mignonne, mais ceci n'est pas une réponse.

— La parade, ici, se nomme Jeanne du Luc.

— Je ne comprends plus !

— Tu as l'esprit bien obtus, ce matin ?

— Que veux-tu, j'ai mal dormi ; je ne demande qu'à comprendre.

— Olivier du Luc est amoureux fou de sa femme.

— Sang-Dieu ! elle en vaut bien la peine.

— Une blonde fadasse !

— Tu dis cela parce que tu es d'un brun splendide. Jalousie de couleur, mignonne.

— Tu es fou. De plus, il est jaloux comme un tigre d'Hyrkanie.

— Voyez-vous cela, pauvre garçon, mais que peut-il craindre ?

— Tout.

— Allons donc, son château est inabordable !

— Pas autant que tu le supposes.

— Bah ! conte-moi donc cela ?

— Écoute : Il y a quelques jours, un gentilhomme, poursuivi sans doute, est venu en l'absence du comte demander asile au château de Mauvers. Cet asile lui a été accordé.

— Ah ! et quel était ce gentilhomme, le sais-tu ?

— Un certain baron de Sérac.

— Hum ! nom parfaitement inconnu.

— C'est possible, mais le fait est celui-ci : le baron a remis une lettre à la comtesse, lettre d'introduction, disait-il ; après l'avoir lue, la comtesse, d'abord froide et réservée, est subitement devenue charmante pour lui, si bien...

— Si bien ?

— Que le baron de Sérac, qui ne devait passer que la nuit au château, y est demeuré cinq jours.

— Oh ! oh !

— Et pendant ces cinq jours, pas d'amabilités, de prévenances, de gracieusetés qui ne lui aient été faites.

— Ils se connaissaient ?

— C'est ce que j'ai pensé.

— Ce baron de Sérac m'a tout l'air d'un amant.

— Et à moi aussi.

— De sorte ?...

— De sorte que le baron de Sérac peut parfaitement nous servir pour brouiller le comte avec sa femme.

— Qu'est-ce que cela nous fait ?

— Et, par conséquent, avec le parti protestant.

— Voilà où je reperds le fil ?

— Tu es absurde.

— C'est possible, mais...

— Mais le baron de Sérac est un des principaux chefs du parti, s'il n'est le principal.

— Hein ? Ah bah ! et il se nomme ?

— Cela ne te regarde pas, quant à présent du moins.

— Peu importe, j'en sais assez, mignonne. Et le comte, brouillé avec son parti ?...

— Il est à nous.

— C'est juste, mais je croyais que tu l'aimais ?

— Ceci, Jacques, est une autre affaire.

— Ah !

— Oui, et qui me regarde seule.

— Comme tu voudras. Maintenant, comment amener cette rupture ?

— Rien de plus facile, le comte sera à Paris dans quelques jours.

— Très-bien, sais-tu où il loge quand il vient en ville ?

— Rue Tiquetonne, à l'hôtellerie de la chère Licorne.

— Parfait ! je vois cela d'ici.

— D'ailleurs, il ne restera pas confiné dans cette auberge.

— C'est probable.

— Les gentilshommes ont des endroits où ils se réunissent ?

— Plusieurs, oui, l'Épée-de-bois entre autres.

— Qu'est-ce que c'est que l'Épée-de-bois ?

— Un de ces endroits dont je te parlais.

— Fort bien ; c'est à toi de le rencontrer et de faire l'ohoso.

— Sois sans crainte, mignonne, dix minutes après que j'aurai vu, il sera si bien brouillé avec sa femme que jamais il ne se reverront, je te le jure.

— Comment feras-tu ?

— Cela me regarde.

— Soit ! tu as carte blanche.

— Merçi, j'en abuserai.

— A ton aise !

— Maintenant, toute guerre nécessite une mise de fonds, la rupture effectuée qui paiera ?

— L'évêque de Luçon.

— Combien ?

— Sept mille écus comptants comme arrhes.

— Sang-Dieu ! c'est un digne homme, mais il me faut un signe de reconnaissance ?

— Le voici : ce sequin de Venise coupé en deux, et ton nom.

— Cela suffira ?

— Parfaitement.

— Merçi, L'affaire est réglée, n'aie crainte ! 7,000 écus, sang-Dieu ! j'avais des préjugés ! Définitivement, ce Richelieu est un grand homme !

— Tu en auras bientôt la preuve.

— Je l'espère.

— Et maintenant, adieu !

— Tu pars ?

— Il le faut.

— Quand te reverrai-je ?

— Je ne sais pas ; cela dépendra des événements.

— Enfin ! à la grâce de Dieu. Embrassons-nous, mignonne, et n'oublie pas que nous sommes l'un à l'autre quand même.

— C'est dit, frère, adieu !

— Adieu, Diane, ma chère !

Cinq minutes plus tard, Diane de Saint-Hyrem reprenait avec Mahom le chemin du château de Mauvers.

Il était trois heures de l'après-dînée.

## XI

### OU LE CAPITAINE VATAN ÉPROUVE UNE FOULE DE SURPRISES PLUS SINGULIÈRES LES UNES QUE LES AUTRES

Nous reviendrons maintenant au capitaine Vatan, que nous avons abandonné dans une situation assez critique, suspendu à une échelle de corde et descendant, sur l'invitation de son ami Clair-de-Lune, du Pont-Neuf, derrière le cheval de bronze, dans la Seine, et cela au milieu de ténèbres opaques.

Le capitaine Vatan était un de ces hommes résolus, doués d'un caractère aventureux, pour lesquels l'imprévu et surtout l'inconnu, ont un charme extrême ; par cela même qu'ils ont en eux une confiance suprême et se savent en mesure de faire face à tout événement.

Ce fut donc sans aucune appréhension qu'il accepta de suivre le singulier chemin que lui offrait Clair-de-Lune et qu'il se confia à cette corde branlante, dont il lui était impossible de voir la fin.

Du reste, la descente ne fut ni aussi longue ni aussi rude qu'il aurait pu le supposer d'abord.

Au bout de deux minutes à peine, ses pieds se posèrent sur un terrain solide, c'est-à-dire autant qu'il le put reconnaître, il n'y voyait goutte, sur le fond d'un bateau assez long et assez large.

Dès qu'il eut lâché l'échelle, Clair-de-Lune lui prit la main et, l'attirant vers lui :

— Laissez-vous conduire, capitaine, dit-il, surtout n'ayez peur.

— Hein ! que dis-tu donc là, drôle ? riposta aigrement l'aventurier. Te voudrais-tu gaber par hasard ?

— Pardonnez-moi, capitaine, la langue m'a fourré ; venez je vous prie ?

— Allons soit ! mais plus de mots semblables, hein ?

— C'est entendu, capitaine. Diable ! vous n'avez pas changé, vous, c'est une justice à vous rendre ; vous êtes toujours aussi patient.

Le capitaine se mit à rire.

— Mauvais plaisant, dit-il ; voyons, en finirons nous ? Où sommes-nous ici ?

— Sous une arche du Pont-Neuf, capitaine.

— Est-ce donc là que tu as établi ton domicile ?

— Pas tout à fait, vous allez voir, montez à cette échelle.

— Comment ? encore une échelle ?

— C'est la dernière.

— Ce n'était pas la peine de descendre pour remonter.

— Peut-être, capitaine, allez toujours !

— Mais je n'y vois goutte, corbieux !

— Que cela ne vous inquiète pas.

— Allons, puisqu'il le faut ! mais au diable la promenade ! Clair-de-Lune se mit à rire et siffla doucement.

Aussitôt un point lumineux brilla comme une étoile à une douzaine de pieds au-dessus.

— Bon ! maintenant je vois où je vais, dit le capitaine.

Et il monta, suivi par Clair-de-Lune que semblaient beaucoup divertir les hésitations de son ancien chef.

L'échelle était courte : elle n'avait au plus qu'une dizaine d'échelons ; grand fut l'ébahissement du capitaine en arrivant au faite, de se trouver en face d'une ouverture béante, percée dans la voûte même de l'arche.

— Passez ! lui dit Clair-de-Lune.

— M'y voilà !

Clair-de-Lune passa à son tour, poussa un ressort invisible.

Un bloc de pierre tourna lentement sur lui-même et s'enboîta sans produire le moindre bruit, dans l'ouverture qu'il boucha hermétiquement comme une trappe dans une rainure.

— Là, dit Clair-de-Lune avec satisfaction, nous voilà chez nous. Maintenant, capitaine, permettez-moi de vous indiquer le chemin ?

— Fais, mon garçon, ne te gêne pas ; tu es chez toi, comme tu le dis. Singulier domicile que tu as choisi là, par exemple !

— Il est sûr, au moins.

— Certes ; mais je ne comprends pas comment tu es parvenu à le construire sans attirer l'attention et éveiller la curiosité.

— Aussi n'est-ce pas moi qui l'ai construit, capitaine ; l'honneur de l'idée première de ce souterrain ne me revient pas, il existait longtemps avec moi ; je n'ai fait que le compléter.

— Bah ?

— Ma foi, oui ?

Tout en causant ainsi à bâtons rompus, les deux aventuriers

avaient continué à marcher à la lueur douteuse d'une lampe fumeuse, qui les éclairait suffisamment, cependant, pour qu'ils pussent distinguer à une grande distance les dispositions de ce singulier souterrain.

Il était haut de six pieds, large de quatre ; formait plusieurs galeries dont les bouches s'ouvraient dans des directions différentes et étaient, de distance en distance, fermées par de solides grilles de fer et des herses aux pointes acérées ; de même du reste, que l'artère principale, suivie par les deux hommes et dont, au fur et à mesure, Clair-de-Lune ouvrait et refermait les grilles.

— Ah ! ça, sais-tu, mon gars, que ceci est simplement une forteresse ?

— Pardieu ! capitaine, si je le sais ! une forteresse imprenable, qui plus est !

— Hum ! ignores-tu donc que les forteresses sont faites pour être prises.

— Pas celle-ci, capitaine. Savez-vous que cinq cents hommes se cacheraient au besoin facilement ici, sans qu'il fût possible de les découvrir ?

— Même si on surprenait l'entrée qui nous a livré passage ?

— Pardieu ! cette entrée n'est rien, il y en a six pareilles.

— Diable !

— C'est comme cela ; il faudrait faire sauter le pont pour s'emparer de nous, et encore, je ne sais pas si l'on réussirait !

— Eh ! quel est ce grondement formidable, compagnon ?

— Rien, capitaine, nous traversons en ce moment la Samaritaine.

— Ah ! nous traversons la Samaritaine ? Tiens, tiens, tiens ! et où allons-nous comme cela, sans être trop curieux ?

— Dans un de mes logements.

— Comment, dans un de tes logements, tu en as donc plusieurs, toi ?

— Mais oui, capitaine.

— Voyez-vous cela ? il n'y a rien de tel que les coquins pour prendre leurs aises. Et combien en as-tu, s'il te plaît ?

— Trois principaux, sans compter celui que j'occupe dans ce souterrain même.

— Le diable soit de l'effronté drôle ! Monsieur est comme Sa Majesté le roi, Louis treizième, que Dieu conserve ! il a des résidences à choisir.

— Mon Dieu, oui, capitaine. Seulement, je commande en maître ; sur un signe, dans mes diverses résidences, mon peuple obéit aveuglement.

— Ce qui n'est pas autant le fait de notre pauvre roi, hein ? Il est nombreux ton peuple ?

— Peuh ! il ne se compose que de quelques milliers d'individus, pas davantage.

— Hum ! c'est joli ! Ah ! ça, tu es donc le roi de tous les gueux de Paris ?

— Pour vous servir, capitaine.

— Je ne dis pas non. On ne sait pas ce qui peut arriver ; il ne faut mépriser personne.

— Bien parlé, capitaine.

— Avec tout cela, tu ne m'as pas dit où se trouve ce fameux logement où tu me conduis ?

— Sur le quai de la Saulnerie, dans la maison de Double-Épée, le baigneur.

— Comment, le célèbre baigneur chez lequel toute la noblesse se donne rendez-vous ?

— Celui-là même, capitaine ; c'est un de mes lieutenants.

Vataa s'arrêta, ôta son chapeau et salua avec une gravité ironique,

— Quo faites-vous dono, capitaine ?

— Jo to saluo, corbieux ! Clair-de-Luno, mon ami, tu es un grand homme ! Jo to prédis que si tu n'es pas pendu, tu arriveras loin.

— Ou haut ! Amen et merci, capitaine. Mais nous voioi arrivés, donnez-vous la peine de passer, s'il vous plaît ?

En parlant ainsi, Clair-de-Luno poussa un ressort ; une porte invisible tourna sur ses gonds.

Ils se trouvèrent alors dans une chambre bien éclairée et meublée avec luxe.

Le capitaine se retourna.

La porte qui leur avait livré passage avait disparu.

— Vous cherchez quelque chose ? lui demanda Clair-de-Luno d'un air narquois.

— Non, rien ; ma foi, je ne m'en dédis pas, tu es un grand homme ! Ainsi, nous sommes dans la maison de ton baigneur ?

— Mais oui, capitaine, au premier étage. Tenez, regardez par la fenêtre, vous verrez le Pont-Neuf.

(A CONTINUER.)

« Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54. »

## LA DAME DE PIQUE

OU

### LE NIHILISME EN RUSSIE.

#### CHAPITRE VI

##### L'ACQUITTEMENT.

Presque aussitôt, à l'extérieur, il se fit un grand tumulte ; des crosses de fusils retentirent, tous les yeux se tournèrent vers la grande porte, et Véra Sassoulitch, entourée par les gendarmes, vint s'asseoir à son banc, en face de celui des jurés.

L'accusée était pâle, mais fière ; ses traits, quoique fatigués, portaient l'empreinte d'une singulière énergie ; sans s'émouvoir en se sentant dévorée par tous ces yeux, elle jeta un regard assuré sur le public, croisa ; les bras et baissa la tête dans l'attitude de la méditation.

Quelques instants s'écoulèrent encore, enfin l'huissier ouvrait la porte du fond cria :

Messieurs ! la Cour !

Et d'un pas grave, le front impassible, le prince Abalischef, accompagné de ses deux assessurs, aussi dignes que lui, Théodore Férédine et Gabriel Grégorévitch Tarakanof, prit place au fauteuil.

L'appel des jurés commença aussitôt : plusieurs étaient notablement favorables au parti des Nihilistes, le Procureur impérial usant de son droit, récusait le libraire Muller ; Jégore Kapitaneiche, petit propriétaire, Aggè Fomitch, serf libéré ; Ivan Baranof, charpentier, et quelques autres.

Paul Andréitch Bodriakof, avocat de l'accusée, récusait de son côté deux conseillers d'Etat, connus pour leur attachement aux idées anciennes, le baron Mouravief, ennemi déclaré des sectaires, et le comte Koukafekine, que la timidité de son caractère lui rendait suspect.

Après cette élimination plus favorable au fond à l'accusée qu'au gouvernement, le prince Bibikof lut à haute voix l'acte d'accusation.

Ce document n'apprenait rien de nouveau au public.

Le président dit alors :

— Accusée, lisez-vous.

Véra obéit ; un long frémissement parcourut l'auditoire.

Pendant l'interrogatoire qui suivit et auquel la jeune femme répondit d'une voix ferme et brève, l'assesseur Tarakanof regardait par-dessus ses lunettes les membres du jury, et étudiait sur leur visage chaque impression produite, si fugitive qu'elle fût.

Deux ou trois nobles écoutaient avec une expression malveillante et presque irritée les aveux de cette jeune femme ; ils auraient voulu qu'elle fut punie de son attentat, mais leur colère même indiquait la crainte qu'ils ressentaient que la coupable indulgence de collègues hostiles, n'arrêtât le bras de la justice. Les autres, à travers la feinte impassibilité de leur visage, laissaient transparaître une certaine joie haineuse, et écoutaient avec un plaisir, mal dissimulé, les réponses hautaines de Véra.

A chacune de ses réponses, le procureur impérial prenait des notes et fronçait le sourcil ; il pensait au réquisitoire foudroyant qu'il allait prononcer, et se promettait de démontrer victorieusement l'énormité d'un crime longuement prouvé, commis sur la personne d'un haut fonctionnaire et avoué sans pudeur par son auteur.

Pankratief, un moment inquiet sur l'issue du procès, se rassura également en assistant aux débats.

Non seulement l'accusée ne niait pas, mais elle se faisait, pour ainsi dire, gloire de sa détestable action.

Quant le président, après les premières questions préliminaires constatant l'identité de l'accusée, lui demanda :

— Véra Sassoulitch, reconnaissez-vous avoir tiré sur Son Excellence le général Trépof ?

— Oui, répondit-elle simplement.

— En commettant ce crime, quel était votre but ?

— En faisant cette action, que vous qualifiez de crime, je n'avais qu'un but : punir le général de l'odieuse injustice commise par lui à l'occasion d'un étudiant que...

— Connaissez-vous cet étudiant ?

— Non, je ne connaissais que l'injustice commise.

— Si une injustice avait eu lieu, ce que je nie, ce n'était pas à vous à la redresser, il y a des tribunaux auxquels vous auriez dû vous adresser.

— C'est parce que je savais qu'en Russie certains criminels sont au-dessus de la loi, que je me suis résolu à punir moi-même le général.

Son Excellence Pankratief bondit sur son fauteuil.

— Bien répondu, sœur ! dit une voix.

Les agents se précipitèrent, mais l'audacieux interrupteur demeura inconnu.

— Si un pareil fait se renouvelle, je ferai évacuer la salle, dit sévèrement le président.

L'interrogatoire continua dans le plus profond silence.

Les jurés nihilistes se laçaient à la dérobée des regards de triomphe.

A cette première partie du procès succéda l'appel des témoins.

Avant de déposer, chacun d'eux jurait, la main sur l'évangile, de dire la vérité, puis baisait la croix en ajoutant :

« En foi de mon serment, je baise la croix et l'évangile où sont écrites les paroles de mon Sauveur. »

Ces dépositions n'apprenant rien qui ne fut connu, furent accueillies avec une suprême indifférence.

— Accusée, avez-vous quelque chose à répondre ? demanda le président Abalischef.

— Absolument rien, fit Véra d'un air de dédain.

Il était plus de midi, la séance fut suspendue jusqu'à deux heures.

Quelques dames en profitèrent pour se retirer ; la plupart demeurèrent à leur place. On causait sur l'estrade comme dans un salon.

— Vraiment, ma chère belle, cette Véra me plaît beaucoup, disait la comtesse Nastia à la baronne Muller.

— Oh ! fou ! elle me blâme beaucoup, reprit la baronne, devenue légendaire dans les salons, par la manière dont elle parlait le français.

— Quant à moi, je la trouve très-intéressante, ajouta Fedora.

— Une héroïne de roman, reprit le beau prince Basil Cherbélief, une perle pour l'écrin de notre cher Tourguénief ; montée en nouvelle russe par ce charmant écrivain, elle aurait un énorme succès.

— Tant de scélératease confond, disait, au même moment, Pankratief à son excellence Drentheln, cette fille est un véritable monstre ; je suis aise qu'elle se soit démasquée avec autant d'imprudence, ses insolents aveux auront produit sur les jurés l'effet désirable.

— Il me semble difficile, en effet, qu'elle ne soit pas condamnée, répondit le général, cependant je ne voudrais pas l'affirmer.

— Attendez le réquisitoire de Bibikof, s'il reste encore une sorte d'aurole autour du front de cette malheureuse, il va la lui arracher.

Dans le camp opposé, les nihilistes ne causaient pas avec moins d'animation, mais là, les avis n'étaient pas partagés.

Après avoir dit quelques mots à l'oreille de son amie, Nadiège était sortie.

Au dehors, la foule remplissait toujours la rue ; la Sibérienne fit signe à un isvoschik, qui s'avança aussitôt.

— Tout va bien, dit la jeune fille, conduis-moi dans un endroit moins fréquenté, je te raconterai l'affaire.

Il la mena sur la place de l'Amirauté, arrêta son cheval au pied de la statue de Pierre-le-Grand et descendit comme s'il eut quelque chose à arranger au tablier.

Nadiège lui rendit compte, à sa manière, de la séance et ajouta : pour moi, l'acquiescement ne fait pas de doute. Après le verdict, elle sera mise en liberté, soyez prêts ; il faut une ovation colossale, entraînez les paysans, qu'ils orient le plus fort possible. La police les bousculera, tant mieux ; vous, en attendant, ayez un traîneau au coin de la rue. Véra est avertie, vous la conduirez ostensiblement au phalanstère, puis tu la feras passer par le carrefour qui est derrière ; je serai là avec vozok (calèche fermée sur patins), elle y montera avec moi, et quand la police, revenue de sa stupeur, voudra l'arrêter de nouveau, l'oiseau sera envolé.

— Parfait, sœur ; seulement es-tu sûre de l'élargissement immédiat de notre Véra, je me défie d'Abalischef.

— Il n'est pas seul juge

— L'assesseur Férédiue ne nous aime pas non plus.

— J'ai sa parole.

— Alors je puis tout préparer.

— Tu as tes hommes ?

— Tous sont à leur poste.

— Très-bien, qu'ils disent aux paysans que l'empereur ver-

rait avec plaisir l'acquiescement de cette brave fille, parce qu'il sait que ce n'est pas contre lui qu'elle a conspiré, mais contre la police qui continue, en dépit de ses ordres, à maltraiter le peuple et mérite d'être punie.

— Oui, je n'y manquerai pas, cela fera bien sur les moujiks. N'as-tu plus rien à me dire.

— Rien, ramène-moi au Palais.

Le faux isvoschik remonta sur son siège et repartit. Un moment après, dix étudiants auxquels il venait de donner ses instructions, se mêlaient à la foule qui écoutait avec avidité leurs récits.

A 2 heures 5 minutes la cour étant rentrée en séance, le conseiller Bibikof commença son réquisitoire, tonna contre les doctrines malsaines qui, renversant toutes les idées morales et religieuses, mettant le poignard aux mains des assassins, poignard ou revolver que la criminelle Véra a tourné d'abord, s'écria-t-il en regardant les paysans, contre la poitrine de Trépoï, mais dans le but d'en frapper ensuite au cœur sa Majesté l'Empereur. L'émancipateur du peuple, le bienfaiteur de l'Empire russe, l'excellent père si dévoué au bonheur de ses enfants.

Cette phrase était heureuse et produisit sinon sur les jurés, au moins sur les moujiks une certaine émotion ; elle ne fut pas de longue durée. L'avocat de l'accusée était habile. Il prit la parole à son tour. Il prouva que la balle tirée par Véra, loin de pouvoir atteindre l'Empereur, ne faisait que contribuer à l'œuvre de l'émancipation populaire, son plus cher désir, son œuvre de prédilection.

— Quoi ! monsieur le procureur nous accuse de conspirer contre le tzar, en attaquant des institutions surannées, en essayant de forcer les dépositaires de l'autorité à se montrer juste envers tous ; mais qu'a donc fait l'Empereur lui-même ? Quand il est monté sur le trône, n'a-t-il pas porté le premier la main sur un échafaudage croulant de vétusté ? Le servage n'était-il pas une condition légale de la société, et cependant, il a renversé le servage. L'acte fait par Véra, loin d'être un crime, est une généreuse revendication des droits du peuple, une protestation éclatante à l'égard de l'injustice en révolte contre l'autorité impériale. Ce coup de revolver, loin d'ébranler les colonnes de l'Etat, proclame la nécessité de marcher résolument dans la voie des réformes si généreusement ouverte par Alexandre II. Si un crime a été commis, je vous le déclare, ce n'est pas l'accusée qui comparait devant vous, c'est par celui qui, en s'opposant aux intentions de notre bien-aimé Souverain, a légitimé la punition infligée à sa téméraire obstination.

— Bien ! très-bien ! murmura Fedora à l'oreille de son amie ; il est dans le vrai ; ou les jurés sont des idiots ou Véra sera acquittée.

— La parole est au Ministère public pour répondre, dit le président.

Le Procureur impérial se leva de nouveau ; mais la hardiesse de cette plaidoirie extravagante l'avait surpris, sa riposte fut faible. Il sentait que l'auditoire ne lui était pas sympathique ; il s'embarrassa dans la défense alors qu'il ne s'était préparé que pour l'attaque, et, sentant qu'il s'embrouillait, se rassit en faisant appel au patriotisme éclairé du jury.

Les jurés se retirèrent alors pour délibérer. Quel verdict allaient-ils rapporter ? les opinions étaient partagées, des deux côtés on espérait et on craignait à la fois.

Une heure se passa dans cette fiévreuse attente. Enfin les jurés rentrèrent, l'accusée avait été emmenée.

Le chef du juré, le comte Sabachkinof tenait un papier à la main ; il était pâle et sa voix tremblait, quand, au milieu d'un solennel silence, il lut à la suite des questions posées par la cour, ces mots qui devaient faire bondir d'indignation son âme bouillante :

— Non, à la majorité des voix, Véra Sassoulitch n'est pas coupable.

Ce verdict dépassait tellement les espérances des Nihilistes qu'il fut écouté avec une véritable stupour.

Le Procureur impérial fit un geste d'indignation, et le président demeura quelques instants sans comprendre. Il se remit cependant et ordonna de ramener l'accusé.

Quand elle parut, étonnée, effrayée du silence de mort qui régnait dans la salle, la première impression d'étonnement était déjà passée et des applaudissements éclatèrent, aussitôt comprimés par un geste sévère du prince, qui, faisant sur lui-même un violent effort, dit :

— Le verdict de Messieurs les jurés, ayant reconnu l'accusé non coupable de l'attentat commis sur la personne du général Trépot, la Cour ordonne que Véra Sassoulitch soit immédiatement remise en liberté.

Une immense acclamation, aussitôt répétée dans la rue, ébranla la salle du palais.

— C'est infâme ! s'écria Pankratief ; oui, infâme ! C'est l'impunité assurée aux assassins. N'êtes-vous pas de cet avis, Excellence ?

— Je pense, répondit le général avec tristesse, que c'est un arrêt de mort que vient de prononcer Sabachkinof.

En ce moment un aide de camp, sa tunique déchirée, escadait l'estrade.

— Général, on attaque les gendarmes, s'écria-t-il.

— Je m'y attendais, fit Drentheln, c'est la révolution qui commence, mais nous résisterons jusqu'au bout, et il se précipita hors de la salle.

Dans la rue la bagarre était indescriptible, les moujiks, amentés, hurlaient : vive l'Empereur ! à bas la police ! mais refoulés et surpris au premier moment, les cosaques et les gendarmes avaient promptement reformé leurs rangs et, chargeant la multitude, la forçaient à reculer à son tour. Quelques arrestations furent faites ; cinq ou six personnes grièvement blessées gisaient sur le trottoir. Quant à Véra, première cause de ce tumulte, des étudiants l'avaient conduite en triomphe au phaléristère du Gaszinoï Dvor ; mais déjà elle n'y était plus.

## CHAPITRE VII

### LE COMITÉ SECRET

Ce ne fut pas seulement en Russie que l'acquiescement, aussi scandaleux qu'inattendu de Véra Sassoulitch, eut un retentissement immense. On s'en réjouit autant dans certaines réunions à Londres, à Paris, à Berlin, à Genève et à Vienne, que dans les clubs de Pétersbourg et de Moscou.

Ce n'est pas que les révolutionnaires de tous les pays eussent un grand intérêt à la mort du général Trépot, ou de tout autre grand maître de police, ce n'est pas qu'ils s'intéressassent le moins du monde à la jeune femme qui avait commis le crime, mais, comme le dit Nadiège en serrant dans ses bras sa chère Fédora :

— Ce coup de pistolet a tué le respect de l'autorité.

— Malheureusement, répondit la grande dame, nihiliste par

genre bien plus que par tempérament, à Trépot 1<sup>er</sup> succédera Trépot II et tout sera à recommencer.

— On recommencera, reprit la Sibérienne, cela est absolument nécessaire pour déraïner chez les hommes le respect routinier des choses établies. Plus les attentats se multiplieront contre le tzar et ses fonctionnaires, mieux on sentira l'absurdité de la vénération qu'on leur avait vouée depuis des siècles. Car enfin, écoute donc, sœur, quand il sera évident qu'on n'est pas plus châtié pour avoir assassiné son souverain que son camarade, on comprendra qu'il est aussi légal de tuer un homme coupable d'abus de pouvoir que de commettre un meurtre pour assouvir sa faim.

En ce moment, un valet de pied annonça la princesse Kosakof, une jeune élégante, fort évaporée, qui se précipita, plutôt qu'elle n'entra dans le cabinet en s'écriant :

— Eh bien ! chère belle, êtes-vous remise des atroces fatigues de cette audience ? Je vous y ai vue, mais de loin, sans pouvoir m'avancer ; ouf ! quel étouffoir ! Ce parfum des moujiks est écœurant, on devrait chasser ces gens-là ; et ces jurés, qu'edites-vous ? Quel air gauche et niais.

— Ils ont cependant fait preuve d'intelligence, ma chère Adoftia, car leur verdict...

— Est absurde, très-chère, mais m'a bien amusé ; avez-vous remarqué la mine piteuse du Procureur ? sa longue figure s'est encore allongée d'une arcline, il ne s'attendait pas à cette aventure ; quant à votre vénérable tuteur on eût dit qu'il était assis sur un fauteuil rougi au feu, il ne pouvait pas tenir en place. Le président n'était pas moins drôle, j'en ris encore comme une folle ; mon mari m'a grondée et prétend que j'ai fait scandale avec Macha Chamillef ; mais le moyen de ne pas s'amuser de ce dénouement, je vous le demande. Y étiez-vous ? Nadiège Pétrovna ?

— J'accompagnais Fédora Michailovna.

— Tout Pétersbourg s'y trouvait, et quelles toilettes ! On eût dit un bénéfice de la Patti aux Italiens.

— C'était un bénéfice aussi, mais celui de Véra Sassoulitch.

— Charmant ! charmant ! s'écria la princesse, je retiens le mot pour moi ; vous êtes assez riche pour prêter de votre esprit aux autres, et ce soir au palais...

— Ah ! mon Dieu, moi qui l'avais oublié, il y a réception, c'est vrai, soupira la comtesse ; quelle corvée !

— Mais non, mais non, il y aura là tout un musée de momies à étudier : le procureur, le président, le grand-maître de police, la comtesse Tatiana qui pousse des soupirs à faire tourner un moulin à vent ; l'Empereur doit être furieux contre cette collection de niais ; je me demande quelle figure ils vont faire, à présent que Véra leur a échappé...

(A CONTINUER.)

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>,

Boite 1866, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel